

Kaboul, le mal du retour au pays

Reportage «Libération» a rencontré les trois Afghans expulsés par Paris sur un charter franco-britannique. Par LUC MATHIEU Kaboul, de notre correspondant

Waheed Saleem, 22 ans, pleure en silence. Depuis deux heures, dans le restaurant d'un hôtel de Kaboul, il raconte son histoire : pourquoi il a décidé de s'exiler en France ; comment il a traversé la Turquie, la Grèce et l'Italie ; ce qu'il a ressenti quand il a vu écrit «*Retour à Kaboul*» à côté de son nom sur un panneau du centre de rétention de la région parisienne. Waheed et ses deux compagnons, Nik et Khodaidad, sont les trois expulsés que la France a placés le 21 octobre dans un charter franco-anglais pour Kaboul.

Waheed pleure et ses larmes ne sont pas feintes. Ses mains tremblent, il se recroqueville sur sa chaise, tente de cacher ses yeux rougis. «*Personne ne m'a demandé pourquoi j'avais quitté l'Afghanistan. Les Français pensent que je peux rentrer chez moi, que je viens d'une région qui n'est pas dangereuse. Mais c'est faux. Je me ferai tuer si je repars dans mon village*», dit-il entre deux sanglots. Assis à la même table, Khodaidad Khan, 20 ans, et Nik Khan Hashimkhil, 18 ans, détournent le regard.

menace d'enrôlement. Ils étaient dans le même avion. Les trois jeunes Afghans sont depuis logés dans un hôtel confortable du centre de la capitale. Le ministère de l'Intérieur n'est qu'à une centaine de mètres. Des dizaines de policiers sécurisent le quartier. Des blocs de béton ont été installés au milieu de la rue qui longe l'hôtel. Le 8 octobre, un attentat à la voiture piégée qui visait l'ambassade d'Inde, située à deux cents mètres, a fait 17 morts et 63 blessés. «*Je n'ose pas sortir de l'hôtel, même pour aller au bazar, explique Nik. J'ai peur, je ne peux aller nulle part. Je suis sûr que les talibans de mon village savent que je suis rentré en Afghanistan.*» Khodaidad et Waheed acquiescent. Tous trois disent s'être exilés sous la menace. «*Les talibans sont venus chez moi il y a deux ans. Ils voulaient m'enrôler. Je leur ai dit que je ne pouvais pas, que j'étais le chef de famille depuis la mort de mon père, que je devais m'occuper de ma mère et de mon frère. Mais ils m'ont répondu que si je ne partais pas avec eux, ils me tueraient* », explique Nik, originaire de la province de Paktia.

Située dans le Sud-Est, à la frontière pakistanaise, cette province est l'une des plus dangereuses du pays. Les talibans posent des mines artisanales le long des routes et attaquent régulièrement les forces étrangères. La province est aussi la cible du réseau de Jalaludin Haqqani. Proche d'Al-Qaeda, le mouvement dispose de bases arrières au Waziristan, dans les zones tribales pakistanaises. Incontrôlables, hostiles à toute négociation, ses membres pratiquent assassinats, enlèvements et attentats-suicides simultanés. Les analystes estiment que la sécurité devrait se dégrader dans les prochains mois.

Khodaidad et Waheed, eux, viennent de provinces plus calmes, même si la sécurité n'y est pas garantie. Le premier est originaire de Baghlan, au nord de Kaboul. Les talibans s'y sont infiltrés ces derniers mois. Le 20 août, lors du premier tour des élections présidentielle et provinciales, ils ont attaqué à la roquette plusieurs bureaux de vote. A Bagram, à une

quarantaine de kilomètres au nord de la capitale afghane, Waheed, lui, ne craint pas les talibans. La maison familiale est à côté de la plus grande base américaine du pays.

Mais il a peur d'un ancien commandant de l'Alliance du Nord, le groupe longtemps dirigé par Ahmed Massoud. Il refuse de dire son nom, assurant que ce commandant veut le tuer. *«Il y a dix ans, les talibans [au pouvoir à Kaboul, ndlr] sont venus à la boulangerie de mon père et l'ont menacé. Ils voulaient savoir où habitait le commandant pour récupérer sa maison. Mon père leur a expliqué. Fin 2001, quand les talibans ont été chassés, le commandant est revenu. Il voulait se venger. Nous avons fui à Kaboul. Mon oncle est revenu quelques mois plus tard. Il a été tué. Si j'y retourne, c'est aussi ce qui m'arrivera.»* Seuls une tante et un oncle de Waheed sont restés à Bagram. Le reste de sa famille s'est exilé en 2002 à Téhéran, en Iran.

sac à dos. C'est de là que Waheed est parti pour l'Europe. *«Le gouvernement iranien s'apprêtait à m'expulser en Afghanistan. J'ai préféré fuir.»* Il trouve facilement un passeur, à qui il donne 2 500 dollars (1600 euros). Il rejoint un groupe de 32 candidats à l'exil, dont six Afghans. Avec leur seul sac à dos, ils partent à pied dans les montagnes iraniennes, dorment dehors. Au bout de quinze jours, ils arrivent à la frontière turque. Ils la passent de nuit, en empruntant des sentiers pour éviter les patrouilles de police.

Arrivé en Turquie, Waheed donne un mot de passe, un nombre, à un nouveau passeur. Le groupe repart. Après deux semaines de marche, ils parviennent à Istanbul. Le passeur les conduit dans une maison, où ils se cachent à une quinzaine par chambre. Moins d'une semaine plus tard, ils sont conduits sur une plage. Un bateau pneumatique les attend. *«Il n'y avait de la place que pour dix mais nous sommes montés à quinze»*, explique Waheed.

Le bateau mettra près de quatre heures pour rejoindre la Grèce. Le groupe de clandestins débarque à Mytilène, sur l'île de Lesbos. Waheed se fait repérer. Arrêté par la police grecque, il passera trois mois en prison. Il est relâché sans explication. *«Ils ont juste pris mes empreintes digitales.»* Waheed part alors pour la Crète. Il y restera deux ans. *«Je travaillais au noir sur des chantiers. Je gagnais bien ma vie, environ 30 euros par jour. Mais je savais que le gouvernement grec ne me donnerait jamais de papiers. C'est pour ça que j'ai décidé d'aller en France.»*

Waheed repart sur le continent, se cache cinq mois dans une forêt sur la côte ouest de la Grèce avec 500 autres clandestins. En face, de l'autre côté du bras de mer, c'est l'Italie. Waheed tente trois fois de passer, il réussit à la quatrième en se cachant sous une voiture embarquée sur un cargo. Il part pour la Serbie, se fait à nouveau arrêter. *«Je leur ai donné 100 euros et ils m'ont relâché après huit jours de prison.»* Il voyage désormais en train, rejoint la Hongrie, l'Autriche puis la Suisse.

Le 3 octobre 2009, il arrive à Paris. Il va directement dans le quartier de la gare de l'Est. Il dort dehors. Le 6, alors qu'il est assis sur un banc du square Villemin, un policier lui demande son passeport. Il n'en a pas, il est arrêté et conduit au commissariat. Au bout de vingt-quatre heures, sans qu'on lui ait donné à manger, il est envoyé dans un centre de rétention, *«à côté de Paris»*, dit-il, sans être sûr. Dix jours plus tard, il découvre que son retour à Kaboul est programmé. Il demande des lames pour son rasoir. On les lui refuse. *«Ils*

avaient peur que je me mutile ou que je tente de me suicider. Je voulais juste me raser avant le voyage.»

Mardi 20 octobre, vers 23 heures, il embarque, entravé et escorté par deux policiers, dans un avion à Roissy. Comme Khodaidad et Nik, Waheed restera menotté jusqu'à ce que l'avion se pose à Bakou, en Azerbaïdjan. A leur arrivée, trois heures plus tard, à l'aéroport de Kaboul, un attaché de sécurité intérieure français les attend. Il les conduit à l'ambassade de France, leur donne 150 euros et les amène à leur hôtel. *«Il y avait un traducteur mais il ne parlait que le dari et moi, je parle le pachto. Je ne savais pas ce qui allait se passer»*, explique Khodaidad.

«kamikaze». L'attaché de sécurité intérieure est finalement revenu hier. Il a donné 139 860 afghanis en liquide, soit 1 900 euros, à chacun. Waheed veut partir mardi chez sa sœur, à Mazar-e-Sharif, la grande ville du nord de l'Afghanistan. De là, il rejoindra l'Iran. Nik, qui a passé sept mois dans la «jungle» de Calais et a été arrêté là-bas, ne sait pas ce qu'il va faire. *«Ma mère a vendu son terrain pour payer mon voyage. Elle habite avec mon frère chez un oncle. Je n'ai pas ma place là-bas. Je n'ai pas été à l'école, je ne sais ni lire ni écrire. Je ne pourrai jamais trouver un travail.»* Khodaidad, arrêté près de Nice, veut repartir en Europe. *«Quand j'ai quitté l'Afghanistan, les talibans voulaient faire de moi un kamikaze. Pourquoi voulez-vous qu'ils aient changé d'avis ?»*